

Dernière visite chez Raoul Dufy

Autor(en): **Reyer, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(1953)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-623648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dernière visite chez Raoul Dufy

par Georges Reyer

tiré de «Paris Match», No. 211

Un matin, à la sortie de Forcalquier, nous demandâmes notre chemin à une jeune fille: «Premier chemin à droite après la maison de M. Dufy!»

De la main, la passante nous indiqua un toit de tuiles roses au ras d'un haut talus au tournant de la route. Un chemin de terre conduisait à une manière de chantier encombré de madriers, de brouettes, de tas de sable et de ciment. La maison elle-même — une vieille bâtisse à deux ou trois étages — disparaissait sous les échafaudages. De joyeux compagnons sifflaient sur leurs échelles. Dufy, que nous savions souffrant, ne pouvait habiter un pareil chantier.

Dufy était là. Du haut de son toit un maçon nous l'assura avec un bel accent de Provence, en nous invitant à entrer dans la maison par une passerelle volante. Ce fut par une fenêtre que nous pénétrâmes chez Dufy, et par une échelle que nous arrivâmes, au premier étage, dans une vaste pièce aveuglée de lumière. Des rouleaux de fil électrique, des pots de peinture, un établi de menuisier et une échelle double — sur laquelle deux ouvriers attaquaient le plafond au ciseau et au marteau — composaient l'ameublement de la chambre à coucher où Dufy nous souriait.

Il était là, on ne peut pas dire couché dans un lit, mais plutôt assis sur une sorte de trône blanc, aux coussins frais et jouflus — blanc, frais et jouflu lui-même comme un dieu de la joie avec son auréole neigeuse, sa grosse figure empourprée et la lumière bleue, d'un extraordinaire bleu turquoise, de ses yeux.

Il souleva péniblement sa main gauche posée sur le drap:

— Vous voyez! Cela va mieux! Ces Américains sont des types épatants. Sans eux je ne pourrais plus bouger.

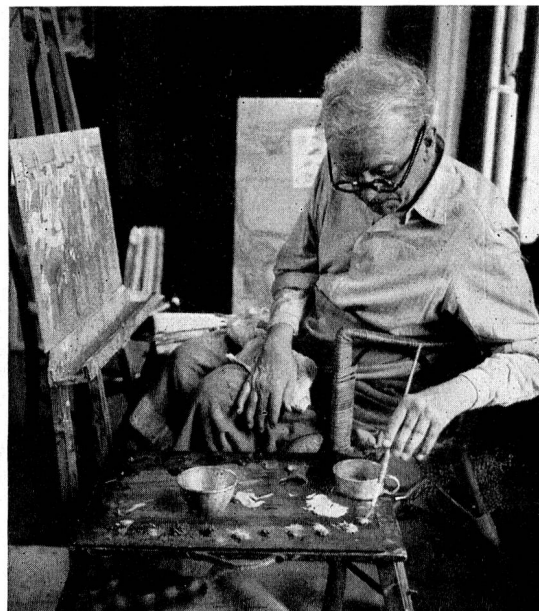
Il revenait des Etats-Unis où il avait subi un nouveau et long traitement à la cortisone pour ses rhumatismes. Il ne pouvait guère bouger encore. Mais la joie de soulever sa main crispée, d'étendre un peu ses doigts gourds, l'illuminait. Et il regardait avec envie sa boîte de peinture posée parmi les boîtes à outils des campagnons.

— Qu'est-ce que vous dites de cette maison? Il n'y a plus d'escalier, mais j'y fais installer un ascenseur. Et regardez-moi ce ciel, la pureté, la joie de ce ciel!

Il rayonnait. Il avait acheté cette bicoque sans même l'avoir vue, parce que c'était la seule qu'il y eut à vendre dans le pays.

— Ne croyez pas que c'est par hasard que je suis ici! Ah! mais non! Ce sont les pontifes de l'Institut National Météorologique qui ont décrété que je devais finir mes jours à ce point précis du globe. Forcalquier est le pays d'Europe où le climat est le plus sec. Tous les rhumatisants de France devraient être ici. Je ne sais pourquoi cette idée d'un climat sec me faisait penser à un ciel triste. Et voyez cela! Est-il frais! Et joyeux! Un peu d'ocre, un peu de rouge, un peu de vert là-dedans et tout se met à danser. Il suffit qu'une fille passe sur la route, avec sa robe noire et son corsage rouge, pour que la toile s'encadre dans la fenêtre. Une dame en grande toilette entra. Elle fit de

vifs reproches à Dufy de nous avoir reçus et nous en fit à nous-mêmes d'avoir forcé la porte — nous ne l'avions pas fait puisque nous étions entrés par la fenêtre — nous disant que Raoul Dufy était gravement souffrant et que le médecin avait interdit toute



Dufy au travail

visite. Nous l'ignorions. Ce que nous avons pris — hélas! — pour de belles couleurs était la menace de la congestion qui devait bientôt le terrasser. Nous nous excusâmes et voulûmes partir. Mais Dufy se fâcha, jurant qu'il ne s'était jamais mieux porté et qu'il n'admettait pas qu'on traitât de la sorte des honnêtes gens qui avaient traversé la moitié de la France pour venir le voir.

Cher Dufy! Comme il mentait gentiment pour nous permettre de rester avec lui, malgré les consignes du médecin et de sa fidèle gardienne.

Je crois aussi qu'il était heureux du bon tour qu'il leur avait joué à l'une et à l'autre, et de cette visite inopinée dans la solitude «et son chantier», qui lui permettait de parler de sa maison (dont il dirigeait les travaux de son lit) et de son voyage en Amérique: de New-York, des gratte-ciel, du pont de Brooklyn et de ces nuits fabuleuses de Broadway où tous les buildings dansent dans une pluie d'étoiles.

Quel âge avait-il? Soixante-quatorze, soixante-quinze ans? On le disait. Il en paraissait soixante quand on le regardait, et vingt quand on l'écoutait. En fait, il n'avait pas d'âge. Il était la jeunesse. Paralyté, cloué sur ce lit, dans cette maison perdue, sa joie faisait tout danser autour de lui, l'échelle des peintres, l'établi, les pots de peinture, et ce carré de ciel, et ce bout de route où une gamine en robe jaune passait sur sa bicyclette.

La jeune «cycliste en jaune» lui rappelle une vieille histoire.

Un jour, au Havre (où il était né en 1877) il avait

remarqué une petite fille en rouge qui jouait sur la plage. Il l'observait attentivement quand soudain il s'aperçut que la tache rouge de la robe qu'il continuait de voir au même endroit ne coïncidait plus exactement avec la petite fille elle-même qui avait bougé. S'agissait-il d'un défaut de l'œil? D'un phénomène d'optique? Peu importait au jeune comptable, fou de peinture, qui suivait les cours du soir de l'école des Beaux-Arts. Un fait était certain: *pour lui* la couleur débordait la ligne. C'était ainsi qu'il voyait. C'était ainsi qu'il fallait peindre. Et c'est ainsi qu'il a peint.

L'influence de Lhuillier, au Havre, celle de Bonnat à l'école des Beaux-Arts, à Paris — car cet anarchiste fut élève des Beaux-Arts! — pas plus que celles des Impressionistes, des Fauves, des Cubistes et des Surréalistes, qu'il subit tour à tour, ne réussirent à lui faire perdre sa vision.

Chez lui, la couleur débordera toujours la ligne. — Parce que la couleur est la joie! Parce qu'elle danse!

Il a fait danser la tour Eiffel, le moulin de la Galette, les collines de Sainte-Adresse, les montagnes de Sicile, les buildings de New-York, et surtout cette mer qu'il peignait avec tant d'amour parce qu'elle était pour lui la danse même.

Les critiques lui reprochèrent longtemps ce qu'ils appelaient «ses extravagances».

Il répondait: «Ils voudraient que je peigne laid. Je ne peux pas. Les yeux sont faits précisément pour effacer ce qui est laid.»

Et — pour le plaisir — il plantait au sommet de tous ses mâts des petits drapeaux tricolores.

Le bleu, le blanc et le rouge étaient les couleurs de sa joie. Après son long traitement à Boston, il loua un ranch dans l'Arizona. Pour la première fois de sa vie il s'ennuya. Pour chasser ce «noir» de son âme il couvrit les murs de la maison de fresques marines.

— Avec ces vagues sur les murs et *La Mer* de Debussy sur le phono, je réussissais à retrouver ma joie!

A Boston, il assistait à tous les concerts que dirigeait son ami Charles Munch. Il avait hérité de son père — organiste au Havre — la passion de la musique. Ses tableaux d'orchestre sont célèbres. Il y a exprimé, non seulement la «couleur» de chaque grand

musicien — il y a un *ton* Beethoven et un *ton* Mozart — mais encore, par la position d'un archet ou d'un cor, *l'instant* précis de la cantate ou de la symphonie.

Il avait tout fait: des étoffes peintes avec Poiret, de la céramique, de la lithographie. Dans son œuvre, ses illustrations occupent une place presque aussi importante que ses toiles. Lui qui répondait un jour à un amateur lui reprochant *de ne pas copier la réalité*: «La réalité, monsieur, n'est qu'une hypothèse!», il poussait si loin le souci de l'exactitude que lorsqu'il illustra *Tartarin de Tarascon* il fit plusieurs voyages en Afrique pour «orchestrer dans leurs tons» les différentes scènes de l'œuvre. Ce qui ne l'empêcha pas de faire danser les palmiers.

— Si je pouvais exprimer toute la joie qui est en moi! nous dit-il ce jour-là.

Sa joie l'éclairait. Avec ses cheveux blancs, sa figure rouge et ses yeux bleus, il était lui-même un Dufy.

Avec Picasso, Braque, Matisse et Rouault, il était l'un des cinq peintres français qui gagnaient le plus d'argent. Il n'en demeurait pas moins aussi simple qu'au temps où, à Montmartre, il travaillait avec Othon Friesz dans la chambre de bonne qu'ils partageaient. Il était pourtant très fier — comme un gosse qui a un beau jouet — de sa longue Cadillac verte, devenue — par quel prodige? — très Dufy, elle aussi.

Ce jour-là, il nous dit:

— Vous viendrez voir mes esquisses de New-York. Elles vont bientôt arriver. Vous verrez mes buildings, comme ils dansent!

Ce sont les derniers mots que nous avons entendus de lui.

Et je pense, ce soir, à cette confiance qu'il fit un jour à son ami Louis Carré:

— Je n'ai jamais laissé dans le monde des possibles une chose qui demandât à naître. J'ai accepté chaque jour l'effort dont j'étais moralement et physiquement chargé vis-à-vis de ma conscience, de mon art, et j'ajouterai, de mon plaisir. Chaque soir je me couche content et fatigué en me disant: «J'ai été jusqu'au bout de mes forces, je peux mourir tranquille.»

C'est ainsi qu'il est mort.

Les clichés ont été mis à notre disposition par les Editions Pierre Cailler, Genève. Nous les remercions chaleureusement.



Réception officielle, 1942